

Légitimité, omnivorité et éclectisme : goûts et dégoûts en matière d'ameublement et de décoration domestique. Etude qualitative auprès de jeunes représentants des classes moyennes supérieures¹

Patrick Ischer*

Résumé : La théorie de la légitimité culturelle telle que proposée par Pierre Bourdieu a suscité de nombreuses critiques, qui ont donné lieu à de nouveaux développements théoriques. Sans véritablement s'affranchir des thèses énoncées dans *La Distinction*, le modèle de l'omnivorité initié par Richard Peterson et celui de l'éclectisme défendu par Olivier Donnat ont, entre autres, passablement insisté sur la tolérance des élites et leur inclination à esthétiser la « culture populaire ». Nous appuyant sur une recherche qualitative conduite en Suisse romande, notre propos est de discuter ces théories en prenant pour objet d'étude les goûts en matière d'ameublement et de décoration domestique.

Mots-clés : légitimité culturelle, distinction, omnivorité, goûts, décoration intérieure

Kulturelle Legitimität, Allesfresser und Eklektizismus: Einrichtungsgeschmack. Eine qualitative Studie mit jungen Angehörigen der oberen Mittelklassen

Zusammenfassung: Die Theorie kultureller Legitimität, wie sie von Pierre Bourdieu entwickelt wurde, hat zahlreiche Kritiken hervorgerufen und neue theoretische Entwicklungen ermöglicht. Ohne sich vollkommen von den in «Die feinen Unterschiede» aufgestellten Thesen zu verabschieden, haben die von Richard Peterson entworfene Allesfresser-These und Olivier Donnats Eklektizismus-These auf die Toleranz von Eliten gegenüber «Populärkultur» und deren Neigungen, diese zu ästhetisieren, hingewiesen. Aufbauend auf einer qualitativen Studie in der französischsprachigen Schweiz, werden diese neuen theoretischen Entwicklungen anhand einer Analyse des Einrichtungsgeschmacks diskutiert.

Schlüsselwörter: Kulturelle Legitimität, Distinktion, Allesfresser, Geschmack, Innendekoration

Cultural Legitimacy, Omnivorousness and Eclecticism: Housing (Dis)Tastes. Qualitative Research on Young Higher-Middle Class Representatives

Abstract: The theory of the cultural legitimacy created by Pierre Bourdieu has been criticized by many researchers and led to new original theoretical developments. Without refuting the theoretical model of *Distinction*, the omnivorousness thesis developed by Peterson and the eclecticism thesis of Donnat insisted on the tolerance of the elite and their inclination to estheticize the “popular culture.” Based on a qualitative research in the French-speaking part of Switzerland, our aim is to discuss the validity of these new theories through the analysis of the furniture and interior decoration tastes of higher-middle class representatives.

Keywords: cultural legitimacy, distinction, omnivorousness, tastes, interior decoration

* Haute école de gestion Arc; Haute Ecole Spécialisée de Suisse Occidentale HES-SO; Espace de l'Europe 21, 2000 Neuchâtel, Suisse, patrick.ischer@he-arc.ch.

1 Les résultats présentés dans cet article sont tirés d'une thèse de doctorat en sociologie soutenue en 2015 à l'Université de Neuchâtel et publiée la même année aux Editions Alphil (Ischer 2015).

1 Introduction²

Dans son ouvrage *La Distinction. Critique sociale du jugement* (1979a), Pierre Bourdieu a procédé à un examen du phénomène du jugement de goût qui a séduit de nombreux chercheurs, et ce partout dans le monde (voir à ce propos Sapiro [2013] et Lamont [2013]). Son modèle analytique est d'ailleurs toujours exploité, au point qu'il semble difficile, comme l'écrivent Coulangeon et Duval, de...

(...) douter de l'obsolescence radicale d'une œuvre qui continue, du point de vue même de ses lectures critiques, d'incarner une référence forte dans le corpus des sciences sociales contemporaines. Toutes [les contributions rassemblées dans l'ouvrage Trente ans après La Distinction de Pierre Bourdieu], en un sens, témoignent que La Distinction reste un outil fécond pour analyser le monde contemporain. (Coulangeon et Duval 2013, 379)

Ces critiques, qu'elles soient d'ordre épistémologique, théorique, méthodologique ou empirique³, permettent néanmoins une prise de distance face au travail de Bourdieu et invitent à prendre du recul par rapport aux interprétations et aux démonstrations contenues dans son œuvre. Elles ont par ailleurs conduit au développement de nouvelles théories. Nous proposons, dans le cadre de cette contribution, de revenir sur celles qui ont été élaborées sur la base d'une mise en examen de la légitimité culturelle telle que la conçoit Bourdieu. Ainsi, après avoir présenté quelques faiblesses de cette théorie, nous nous penchons sur les portées et les limites des concepts d'omnivorité et d'éclectisme que mobilisent, respectivement, Richard Peterson et Olivier Donnat. Nous discutons ensuite de ceux-ci en nous appuyant sur les résultats d'une recherche que nous avons menée en Suisse sur les goûts de jeunes représentants des classes moyennes supérieures⁴ en matière d'ameublement et de décoration domestique. L'attention portée à cet objet particulier recèle une certaine originalité, puisque les domaines que les sociologues investiguent généralement concernent les pratiques culturelles *stricto sensu* (musique, cinéma, lecture, télévision, radio, visite de musées, etc.) et des sous-champs spécifiques, par exemple la lecture de romans policiers (Collovald et Neveu 2013) ou la musique contemporaine (Dorin 2013). De plus,

2 Nous tenons à remercier Gaël Curty et Jérôme Heim pour leur relecture attentive et leurs précieux commentaires, et Kerstin Dümmler pour la traduction en allemand.

3 Pour donner un bref aperçu de ces critiques, il lui a, par exemple, été reproché de s'appuyer sur des données ponctuelles (Messu 2009), de tirer des conclusions trop hâtives et d'oser trop de surinterprétations (Grignon 1988), de nier toute autonomie aux cultures dominées (Grignon et Passeron 1989), de faire preuve « d'insistance obsessionnelle sur la domination culturelle » (Lahire 2001 [1999], 16), etc.

4 Lorsqu'il évoque les « élites », Peterson (2004) ne donne pas de définition particulière. Il fait ainsi correspondre ce terme, pêle-mêle, aux individus qui bénéficient d'un « capital culturel supérieur » ou d'une « bonne éducation », qui occupent un « emploi supérieur », qui se trouvent « en haut de la hiérarchie sociale » ou qui font partie de la « classe moyenne aisée ». Nous retiendrons pour notre part le terme « classe moyenne supérieure » pour situer socialement nos informateurs (voir également le tableau figurant en annexe pour plus de détails).

si d'autres chercheurs ont appréhendé des thématiques aussi diverses que le sport (Lefevre et Ohl 2007), la gastronomie (Johnston et Baumann 2007 ; Tissot 2013) ou les prénoms choisis par les parents au moment de la naissance de leurs enfants (Besnard et Desplanques 1999), aucun ne s'est, à notre connaissance, intéressé à l'ameublement et la décoration domestique.

Or, si on envisage l'habiter « comme un trait fondamental de la condition humaine » (Vassart 2006, 11), prendre pour objet d'étude ce phénomène autorise tout d'abord à dépasser l'opposition entre participation et non-participation dont parlent Tony Bennett et ses collègues (2013), puisque chacun meuble et décore, à sa manière, son logement. Considérant ensuite l'habitat comme un lieu privilégié d'expression du goût, du style de vie et de la classe sociale de ses occupants (Bernard et Jambu 1978 ; Bernard 1998 ; Cieraad 1999 ; Eleb 2002), cet objet permet au chercheur d'avoir accès non seulement à une définition des goûts, mais également à la matérialisation de ceux-ci. Finalement, s'il a été soutenu que les enquêtes de terrain ne peuvent que s'arrêter au seuil de la sphère intime et privée en raison de leur caractère intrusif (Pink 2004 ; Bouillon 2005), il n'en demeure pas moins que l'individu est plus transparent quand il est chez lui (Eleb 1996). Il serait ainsi moins enclin, contrairement à ce qui a été observé dans le cadre d'études sur les pratiques culturelles (Lahire 2006 [2004]), à minimiser ou taire certains de ses goûts ou certaines de ses pratiques. Par conséquent, traiter de l'ameublement et de la décoration domestique s'avère non seulement original, mais également pertinent pour s'inscrire dans le débat auquel participent les tenants de la sociologie des pratiques culturelles depuis plusieurs décennies.

2 De la légitimité culturelle à l'omnivorité et l'éclectisme : état des lieux critique

Dans *La Distinction*, la théorie bourdieusienne de la légitimité culturelle s'appuie sur le principe selon lequel les personnes qui occupent une position supérieure dans l'espace social tendent à adhérer massivement à des pratiques culturelles légitimes – soit, suivant Accardo et Corcuff (1986), celles qui sont situées au sommet des hiérarchies et des classements sociaux – et à rejeter les pratiques culturelles jugées illégitimes. Pour comprendre comment une œuvre acquiert un degré plus ou moins élevé de légitimité, il convient au préalable de rappeler que Bourdieu part de l'idée wébérienne que pour fonctionner, une domination sociale doit être acceptée comme légitime. Point n'est besoin d'user de la violence armée pour imposer un arbitraire culturel comme une vérité universelle : il suffit que le pouvoir symbolique des dominants soit reconnu, pour que les dominés eux-mêmes participent au principe de leur propre domination. C'est pourquoi Bourdieu écrit que...

(...) le pouvoir symbolique (...) ne s'exerce que s'il est reconnu, c'est-à-dire méconnu comme arbitraire. Cela signifie que le pouvoir symbolique (...) se définit dans et par une relation déterminée entre ceux qui exercent le pouvoir et ceux qui le subissent, c'est-à-dire dans la structure même du champ où se produit et se reproduit la croyance. (Bourdieu 1977, 410–411)

Dans la mesure où les dominants parviennent à imposer leur vision du monde de façon qu'elle ne soit plus considérée comme arbitraire, ce sont eux – et particulièrement ceux qui bénéficient des dispositions esthétiques – qui confèrent à un objet ouvré son degré de légitimité. Cette légitimation est cependant d'autant plus validée qu'elle est opérée par des instances telles que la famille ou l'école⁵. Nous nous trouvons donc dans un cycle où...

(...) la disposition légitime, acquise par la fréquentation d'œuvres légitimes – elles-mêmes reconnues par des instances de légitimation telle que l'école, peut conférer à son détenteur l'autorité de reconnaître des œuvres légitimes et d'étendre cette légitimité à des œuvres qui ne le sont pas (littérature d'avant-garde, cinéma). (Bourdieu 1979a, 25–26)

Cette théorie de la légitimité culturelle n'est ainsi envisageable que si tous les acteurs sociaux reconnaissent le pouvoir symbolique des classes sociales dominantes et s'accordent sur l'existence d'un seul ordre hiérarchique sur lequel sont dispersées les œuvres, les pratiques, etc. C'est notamment ce qui permet, dans un espace social et culturel où se manifestent des rapports de domination culturels, que la valeur économique d'un objet se confonde avec sa valeur sociale et son degré de prestige. Tout ne se vaut donc pas et c'est la reconnaissance partagée de ce qui est légitime et ce qui ne l'est pas qui rend possibles les inégalités d'accès à une culture « distinguée ». Selon cette perspective, un produit ou une activité ne peut d'ailleurs être déclaré légitime que si deux conditions sont remplies. La première est qu'il faut que l'univers social soit suffisamment différencié et hiérarchisé pour que tout n'ait pas la même valeur. La seconde est qu'il est indispensable que cette légitimité soit reconnue par les personnes sur lesquelles son pouvoir s'exerce.

2.1 Un modèle fortement controversé

De part et d'autre de l'Atlantique et de la Manche, plusieurs chercheurs ont testé empiriquement la validité de cette théorie et l'ont, le cas échéant, critiquée en convoquant différents arguments. Certains avancent que toutes les personnes fortement

5 Dans son article *Disposition esthétique et compétence artistique*, Bourdieu mentionnait déjà le rôle de ces instances de légitimation : « c'est en désignant et en consacrant certains objets comme dignes d'être admirés et goûts que des instances qui, comme la famille ou l'École, sont investies du pouvoir délégué d'imposer un arbitraire culturel, (...) peuvent imposer un apprentissage au terme duquel ces œuvres apparaîtront comme intrinsèquement ou, mieux, naturellement dignes d'être admirées ou goûtées » (Bourdieu 1971, 1348).

dotées en capitaux culturels ne sont pas systématiquement de grands amateurs d'une culture jugée légitime. Étudiant le rapport que les New-Yorkais entretiennent avec l'art abstrait, David Halle (1992) a ainsi démontré que l'intérêt pour l'art légitime est minoritaire, y compris au sein des classes supérieures. Il semblerait d'ailleurs que les membres de ces dernières affichent, dans une large mesure, des goûts peu légitimes. C'est également à cette conclusion que parviennent Hervé Glevarec et Michel Pinet (2009). Fervents détracteurs de la théorie de la légitimité culturelle, ces auteurs ont rendu compte du fait que les catégories fortement diplômées apprécient les genres culturels autrefois considérés comme populaires (rock, musiques électroniques, littérature policière, séries télévisées, etc.). Convaincus que ce phénomène ne relève pas du « droit de cuissage populaire » (Glevarec et Pinet 2009, 621), Glevarec (2013) argue d'ailleurs, dans un autre ouvrage, que ces mêmes catégories regardent « sincèrement » des films tels que *Titanic*, *Les Bronzés*, *Les Visiteurs*, *Star Wars*, *Le Seigneur des Anneaux*, etc. Posant le même constat, Fabien Ohl (2004), qui s'intéresse à la consommation liée au sport, suggère pour sa part une inversion des modes de domination par l'intermédiaire d'une récupération, par les groupes dominants, de certains codes et de certaines pratiques propres aux classes populaires. Ainsi, et contrairement à ce qu'affirmait Bourdieu, les goûts des seconds ne peuvent pas systématiquement être perçus comme les dégoûts des premiers et « la perméabilité des frontières entre les classes et le degré de consensus et de stabilité de la culture légitime était et demeure extrêmement variable d'un contexte national à l'autre » (Lamont 2013, 64).

D'autres auteurs, à l'instar de Guy Bellavance, Myrtille Valex et Michel Ratté (2004), se sont attelés à démontrer que la croyance en une hiérarchie culturelle établie et indéfectible n'est guère pertinente, compte tenu notamment du fait que la suprématie du goût cultivé n'est pas aussi universellement partagée qu'on pourrait le supposer. De même, selon Bernard Lahire, l'ordre légitime dominant ne s'impose pas toujours avec la même intensité et certaines catégories d'individus n'adhèrent pas aveuglément à la vision du monde dominante. Ainsi en est-il, par exemple, du fan, « (...) qui met toute sa foi dans son idole et sur qui l'effet de légitimité de la culture musicale dominante n'a guère de prise » (Lahire 2006 [2004], 47). Par conséquent, l'auteur est d'avis que cet effet de légitimité devrait se décliner au pluriel, car ce qui est légitime pour un groupe ne le sera pas forcément pour un autre. En définitive, il semble que divers marchés légitiment divers produits, diverses attitudes et divers comportements et les acteurs s'inscrivent dans plusieurs de ces marchés (c'est pourquoi ceux-ci sont soumis à des variations intra-individuelles). Les hiérarchies les plus établies peuvent ainsi être rendues inopérantes ou caduques par la résistance opposée par des individus investis dans d'autres croyances culturelles, aussi locales et limitées soient-elles.

A la lumière de ces critiques, plusieurs chercheurs ont tenté de renouveler les interprétations permettant d'expliquer le rapport que les acteurs sociaux entretiennent

avec les pratiques culturelles (et ce, toujours en fonction de leur degré de légitimité). Parmi tous les modèles suggérés, ceux de l'omnivorité et de l'éclectisme ont suscité un fort intérêt, et nécessitent par là qu'on les examine plus particulièrement.

2.2 Omnivorité et éclectisme : débat autour d'une prétendue tolérance des élites

Si l'appréciation de l'art savant était, dès la fin du XIX^e siècle, un moyen pour les classes supérieures anglo-saxonnes de se distinguer des classes populaires (plus particulièrement des immigrants), plusieurs chercheurs contemporains ont montré que les élites tendraient, depuis quelques décennies, à s'éloigner de ce modèle de snobisme pour adopter des comportements plus éclectiques. Observé de nombreux auteurs nord-américains, notamment Lamont (1992) et DiMaggio (1987), ce phénomène a été particulièrement étudié par Richard Peterson et Albert Simkus (1992) qui ont examiné les données récoltées par le gouvernement étatsunien dans le cadre de l'enquête *The Survey of Public Participation in the Arts*. S'intéressant spécifiquement aux goûts musicaux des habitants des États-Unis (car il s'agissait du domaine qui proposait aux répondants des choix particulièrement contrastés), leurs analyses leur ont permis d'élaborer une théorie qui suggère que plus on monte dans la hiérarchie sociale, plus les individus tendent à avoir des goûts musicaux variés et à écouter aussi bien des styles *highbrow* (musique classique et opéra) que *lowbrow* (country, bluegrass, gospel, rock, blues). Cela a amené ces auteurs à conclure que les élites ont des goûts qualifiés d'omnivores, tandis que les personnes peu dotées en capitaux économiques et culturels ont, du fait qu'elles n'écourent que des styles *lowbrow*, des goûts univores. La distinction conceptuelle entre omnivorité et univorité renvoie en outre, selon eux, à la tolérance et au respect dont les dominants feraient preuve à l'égard des dominés, puisqu'ils partagent avec eux certains de leurs goûts et certaines de leurs pratiques culturelles :

While snobbish exclusion was an effective marker of status in a relatively homogeneous and circumscribed WASP-ish world that could enforce its dominance over all others by force if necessary, omnivorous inclusion seems more adapted to an increasingly global world managed by those who make their way, in part, by showing respect for the cultural expressions of others.
(Peterson et Kern 1996, 906)

Dans un autre contexte, Olivier Donnat (2003) arrive à des conclusions relativement similaires. Analysant les données de l'enquête portant sur les pratiques culturelles des Français conduite en 1997, il observe que les résultats obtenus sont difficilement interprétables au travers du prisme de la théorie de la légitimité culturelle : la représentation ternaire des rapports à la culture – populaire, moyenne et cultivée – n'est selon lui pas suffisante pour expliquer la complexité des liens qui existent entre l'appartenance de classe des individus et leurs préférences culturelles. Il en veut pour preuve que les jeunes diplômés qui sont inscrits dans l'univers culturel

des « branchés » (Donnat 2004) affichent des goûts éclectiques, c'est-à-dire qu'ils n'hésitent pas à associer des genres que la théorie de la légitimité considérerait comme difficilement conciliables. Toujours d'après Donnat, cette hybridation de la culture cultivée découlerait notamment du fait que nous vivons dans une société au sein de laquelle « l'affirmation de toute hiérarchie et plus encore le rejet explicite du « goûts des autres » sont devenus plus malaisés » (Donnat 2014, 66).

Ces modèles de l'omnivorité et de l'éclectisme ont profondément renouvelé la recherche sur les pratiques culturelles. Leur caractère original et novateur a suscité de nouvelles manières de se distancer à l'égard de la théorie de la légitimité culturelle telle que Bourdieu la présentait. Il convient cependant de relever que si Bourdieu n'insiste guère sur l'éclectisme des goûts et des pratiques, il n'en demeure pas moins qu'il évoque son existence. Dans *La Distinction*, l'auteur propose ainsi une différenciation entre l'éclectisme forcé des classes moyennes et « l'éclectisme électif des esthètes qui aiment à chercher dans le mélange des genres et la subversion des hiérarchies une occasion de manifester la toute-puissance de leur disposition esthétique » (Bourdieu 1979a, 379). La portée distinctive que confère cette compétence à puiser dans plusieurs genres a depuis été défendue par plusieurs chercheurs, qui argumentent en faveur de l'idée d'une reproduction classique des hiérarchies et des privilèges sous des formes nouvelles (Coulangeon 2004). Selon cette perspective, l'omnivorisme n'en continuerait pas moins « à définir ce qu'est l'usage correct du goût » (Bellavance et al. 2004, 31), c'est pourquoi il y aurait « beaucoup de naïveté à croire que l'omnivorité traduit une sorte de rapport décontracté aux biens symboliques, qui verrait des consommateurs au profil social indifférencié pousser leur chariot dans des hyper-marchés symboliques à l'offre profuse » (Fabiani 2013, 80). Philippe Coulangeon insiste également sur l'idée d'une « forme d'éclectisme éclairé qui combine le goût de la musique classique et de l'opéra et l'attrait pour des genres situés à la périphérie du domaine de la musique savante, comme le jazz, en particulier » (Coulangeon 2003, 28). Cet éclectisme éclairé⁶, qui met d'ailleurs en œuvre « les mêmes ressources sociales et culturelles que celles décrites dans *La Distinction* » (Coulangeon 2003, 28), laisse entendre que les représentants classes supérieures ne vont pas puiser tous azimuts dans tous les répertoires. Quant à Bethany Bryson (1996), elle démontre que la formule proposée par Bourdieu selon laquelle le goût est aussi le dégoût du goût des autres ne peut être totalement invalidée par le modèle omnivore/univore : de son point de vue, l'apparente tolérance dont feraient preuve les membres des classes supérieures masquerait en fait leur dégoût pour les genres musicaux généralement écoutés par des audiences dont le degré de formation est relativement bas. Dans un autre registre, Bellavance, Valex et De Verdaille (2006) soulignent que la perspective de se limiter au seul domaine culturel de la musique ne

6 L'idée d'une omnivorité somme toute raisonnée et limitée se retrouve également dans les travaux de Van Eijck, qui écrit notamment, dans un article portant sur les goûts en matière de musique des intellectuels néerlandais : « omnivorous consumption does not imply that people are equally apt to like everything » (Van Eijck 2001, 1180).

permet guère de supporter la validité de la thèse de l'omnivorité : « à tout le moins, ajoutent-ils, celle-ci mériterait d'être testée sur un plus vaste spectre disciplinaire » (Bellavance et al. 2006, 134). De plus, ces auteurs effectuent la critique suivante :

(...) Les données sur lesquelles se fondent les avancées de Peterson ne concernent que des « préférences déclarées ». De là, le jeu qui existe entre les pratiques de consommation, le goût proprement dit (les préférences exprimées) et la compétence culturelle (en termes de capital culturel et d'habitus) n'est pas pris en compte alors même qu'il devrait constituer un enjeu de la définition de l'omnivorisme. (Bellavance et al. 2006, 134)

En définitive, de nombreux sociologues ont démontré les limites de l'omnivorité et de l'éclectisme des classes supérieures⁷, au point qu'il paraît délicat d'admettre une fois pour toutes la prétendue tolérance dont les membres de ces dernières pourraient faire preuve à l'égard du « goût populaire ». Avant de soumettre au crible de l'analyse l'hypothèse d'une omnivorité et d'un éclectisme des goûts en matière d'ameublement et de décoration domestique, nous proposons de présenter brièvement les éléments méthodologiques principaux sur lesquels nous nous sommes appuyés pour mener à bien notre étude.

3 Méthode de recherche

Dans le dessein de saisir précisément les goûts en matière de décoration et d'ameublement, mais également de mesurer la matérialisation de ceux-ci dans le logement, nous avons entrepris une recherche « sur le terrain ». Les trente entretiens semi-directifs approfondis que nous avons conduits se sont ainsi déroulés dans le salon de nos informateurs⁸ et que ceux-ci ont été invités, à un moment donné de l'interview, à présenter tous les éléments présents (affiches, tableaux, photographies, meubles, objets de décoration, tapis, coussins, luminaires, etc.⁹). Le choix de nous concentrer sur cette pièce de l'appartement découle du fait qu'elle constitue un cadre d'observation idéal, car elle est, pour reprendre Goffman (1973), le lieu privilégié de la « mise en scène ». C'est là que l'habitant va offrir aux visiteurs extérieurs une certaine image de lui-même : « le salon, territoire en principe le plus « public » de la maison, est le lieu du déploiement des apparences et des rituels d'interaction qui

7 Outre ceux déjà mentionnés, signalons encore Atkinson (2011), Prieur et al. (2008), Robette et Roueff (2014), Savage et Gayo (2011), Veenstra (2015), Warde et al. (2007).

8 Signalons ici que l'un des enjeux de cette recherche consiste également en une analyse de la gestion, par le couple, des correspondances et des divergences des goûts en matière d'habiter de chacun des partenaires. De fait, nous nous sommes rendus dans quinze salons.

9 Le nombre d'éléments sur lesquels ont porté nos observations variait entre neuf et cinquante-huit. Certains logements dans lesquels nous nous sommes rendus étaient donc particulièrement épurés, tandis que d'autres étaient le théâtre d'une mise en scène d'une multitude d'objets.

frôlent constamment, sans le toucher vraiment, le secret de l'hôte dans sa relation à celui du maître de maison » (Serfaty-Garzon 2003, 13).

Compte tenu du fait que nous souhaitons tester l'hypothèse d'une omnivorité des goûts en matière de décoration domestique et d'ameublement des représentants des classes moyennes supérieures, nous avons tout d'abord décidé que ceux-ci devaient posséder un volume considérable de capitaux culturels institutionnalisés¹⁰, c'est-à-dire qu'ils soient au bénéfice d'un Bachelor, d'un Master ou d'un Doctorat décerné par une université, une école polytechnique ou une haute école. Ensuite, et comme nous souhaitions illustrer le rapport que les jeunes représentants des classes moyennes supérieures entretiennent avec la problématique retenue, il fallait que la moyenne d'âge de notre collectif soit d'environ trente ans et que la distance à cette moyenne ne soit pas trop élevée afin d'éviter des écarts générationnels trop importants (et, de fait, des incidences sur nos résultats et nos conclusions). Il était également important qu'ils n'aient pas d'enfants, ces derniers pouvant indirectement influencer l'ameublement et la décoration du logement. En effet, les stratégies sécuritaires adoptées peuvent contraindre à exposer des objets hors de leur portée, modifiant ainsi l'esthétique initiale de l'univers domestique. Finalement, nous avons pris le parti de composer un collectif de locataires. Dans la mesure où nous souhaitions rencontrer des personnes relativement jeunes, il était fort probable que celles-ci ne disposent pas nécessairement des fonds propres suffisants pour envisager de devenir propriétaires. Dès que ces critères ont été déterminés, nous avons mobilisé notre réseau de relations interpersonnelles afin de savoir qui serait enclin à participer à notre recherche. Une fois épuisé ce réseau d'une dizaine d'individus, nous avons élargi le champ d'investigation et mis à contribution toutes nos connaissances – selon la technique de « l'ami d'un ami » (Boissevain 1974) – dans l'espoir qu'elles nous livrent quelques noms.

Outre les éléments susmentionnés et afin de les situer sociologiquement, signalons que les quinze femmes et quinze hommes que nous avons rencontrés vivent dans des zones urbaines de Suisse romande, sont âgés de 23 à 40 ans (la moyenne est de 30 ans), ont des origines sociales diverses (au regard de la formation, la profession et des pratiques culturelles des parents) et sont inscrits dans des milieux professionnels variés. Leurs revenus mensuels se caractérisent également par des écarts importants :

10 Nous ne les avons donc pas sélectionnés a priori sur la base des deux autres états du capital culturel (objectivé et incorporé) (Bourdieu 1979b), pour lesquels il est plus délicat de définir des indicateurs. Ces deux dimensions du capital culturel, ainsi que les différentes affiliations professionnelles (science, culture, gestion, santé, etc.), l'âge, le revenu, l'origine sociale des personnes rencontrées, etc., ont toutefois bien entendu été pris en considération dans les analyses que nous avons opérées et nous ont permis de mesurer le poids de ces différents critères sur la problématique étudiée (Ischer 2015).

hormis cinq étudiants¹¹ qui déclarent un salaire modeste (entre 1 000 et 1 500 fr.), les autres gagnent entre 3 000 et 12 000 fr.¹² (voir tableau en annexe).

4 Résultats

Au même titre que les autres pratiques, celles qui sont liées à la manière de meubler, décorer et aménager le logement peuvent être saisies en fonction d'un degré de légitimité culturelle qu'il est nécessaire de circonscrire. Conformément à cette exigence, les théories de l'omnivorité et de l'éclectisme invitent à penser que les individus passablement dotés en capitaux mélangent les styles "highbrow" et "lowbrow," et exposent dans leur salon, par exemple, des éléments signés par des designers reconnus, des antiquités, des meubles achetés dans de grandes surfaces, des bibelots ou des objets « kitsch »¹³. De surcroît, ces personnes valoriseraient non seulement les goûts des élites, mais ils s'inscriraient également dans un processus d'esthétisation de ceux qu'ils associent aux membres des classes populaires. Afin de vérifier cette hypothèse nous présentons, dans ce qui suit 1) la façon dont nos informateurs ont de meubler et décorer leur logement et, partant, leurs prédispositions à opérer ce type de mélange et 2) le degré de tolérance qu'ils affichent lorsqu'ils s'expriment à propos du goût des « autres ».

4.1 Attribuer un degré de légitimité aux goûts en matière d'ameublement et de décoration : une gageure nécessaire

Avant de poursuivre, il convient de souligner que le processus consistant à attribuer un degré de légitimité à une pratique ou à un objet relève presque d'une gageure, tant les pièges de la subjectivité et de l'arbitraire guettent le chercheur qui s'attèle à cette tâche. Comme le rappelle en effet Lahire, « (...) le degré de légitimité culturelle de telle ou telle activité, de tel ou tel produit peut être toujours plus ou moins

11 Le recrutement des informateurs s'est avéré particulièrement laborieux, c'est pourquoi nous avons dû parfois nous résoudre à retenir des couples dont l'un des partenaires était encore en étude. Signalons toutefois que cela n'a pas constitué de biais lors des analyses, car les goûts en matière d'ameublement et de décoration sont surtout influencés par les capitaux hérités (autrement dit l'origine sociale) et l'inscription dans un champ professionnel particulier (inscription concomitante avec une socialisation professionnelle entamée dès le début de la formation). Notons également que nous ne considérons pas les quatre assistants-doctorants et la personne qui suit une formation pédagogique comme des étudiants, puisque les premiers sont engagés comme collaborateurs dans des universités et que la seconde travaille en parallèle comme enseignante.

12 La moyenne des revenus mensuels de notre échantillon est d'environ 4 200 fr., c'est-à-dire en deçà du salaire mensuel médian helvétique qui se situait en 2014 à 6 189 fr. (Source : Office fédéral de la statistique 2015).

13 Des liens entre les bibelots et la culture populaire ont notamment été établis par Halitum (1996). Suivant Attfield, le même type d'association peut être opéré avec le « kitsch » : "[kitsch] is most commonly a form of ornamental non-functional object associated with the domestic interior and as such, representative of popular taste" (Attfield 2006, 202).

contesté, car aucune institution ne détient le monopole de la fixation des prix en la matière, et que ceux-ci sont les produits de rapports de force susceptibles d'être remis en question » (Lahire 2003, 46). Nous ne pouvons toutefois faire l'économie de cet exercice, tant il est indispensable, comme le dit Durkheim, de se donner des objets solidement circonscrits pour étudier les faits sociaux : « la première démarche du sociologue doit (...) être de définir les choses dont il traite, afin que l'on sache et qu'il sache bien de quoi il est question » (Durkheim 1968 [1894], 34). Afin de classer des préférences, pratiques ou consommations selon un degré de légitimité, il conviendrait de combiner des faits statistiquement objectivables avec les travaux scientifiques existants (Lahire 2006 [2004]). Or, dans la mesure où il n'existe pas de statistiques ni d'études sur le sujet qui nous concerne (contrairement à celles sur la musique) et à défaut d'avoir soumis chacun des éléments prenant place dans le salon de nos informateurs à un tiers légitimant (historien de l'art, spécialiste du design contemporain, etc.), nous avons sélectionné quatre principaux indicateurs pour situer les meubles et les objets de décoration selon une dichotomie légitime/illégitime : 1) la dimension historique du meuble ou de l'objet, qui peut lui conférer une valeur « d'antiquité », 2) la signature d'un designer emblématique dont le nom est évoqué dans des revues ou des ouvrages spécialisés, 3) l'entreprise qui produit et édite ses créations (parfois à tirage limité) et 4) le type de commerce qui les vend. Ainsi, nous avons pris le parti de qualifier « haut de gamme » (que l'on estime être assimilable à « highbrow ») les meubles de style (Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, Louis-Philippe, etc.), ainsi que les éléments contemporains dessinés par des designers qui signent leurs œuvres (comme Charles et Ray Eames, Le Corbusier, les frères Bouroullec, Verner Panton, etc.), édités par des firmes de renom (Vitra, Cassina, Foscari, Kartell, etc.) et acquis dans des boutiques spécialisées. Par opposition, sont envisagés comme « bas de gamme » (« lowbrow ») les articles produits en série et proposés dans des magasins tels qu'IKEA, OTTO'S, Casa, Interio, Fly, Conforama, Pfister ou Micasa¹⁴, et ceux que l'on trouve dans des marchés aux puces, des brocantes, des vides greniers, Emmaüs, etc.¹⁵

4.2 Des logements reflétant des goûts peu omnivores

À la lumière de nos observations, nous pourrions, dans un premier temps, valider l'hypothèse de l'omnivorité, car on constate, à l'échelle du groupe, un mélange d'objets et de meubles provenant de magasins spécialisés, de grandes surfaces, de marchés aux puces, de brocantes, etc. Cependant, comme le soulignent Bellavance et

14 Bien qu'il puisse paraître inadéquat de mettre en équivalence certains de ces commerces, c'est la relative attractivité des prix qu'ils pratiquent et le fait qu'ils vendent des pièces fabriquées en série et non signées par des designers reconnus qui nous incitent à les classer dans cette catégorie. C'est également par souci d'intelligibilité que nous avons volontairement créé de telles classifications.

15 Quand bien même certains meubles et objets peuvent s'avérer de belle facture, voire avoir été dessinés par des créateurs emblématiques, ce sont leur prix et leur caractère « seconde main » qui nous permettent de justifier notre choix.

ses collègues dans leur critique à l'égard de l'omnivorité et de l'éclectisme, « les classes supérieures seraient tout simplement composées de gens de plus en plus différents, et non pas nécessairement de plus en plus omnivores ou éclectiques » (Bellavance et al. 2006, 137)¹⁶. Du fait que nous avons conduit des entretiens semi-directifs avec nos informateurs, une appréhension du phénomène étudié ici à l'échelle de l'individu est tout à fait idoine. Allant dans ce sens, nos analyses nous invitent à infirmer l'hypothèse d'une omnivorité des goûts et, en l'occurrence, des pratiques en matière d'habiter. Et ce, pour au moins deux raisons.

D'une part, un peu moins de la moitié de notre collectif ne possède que des éléments achetés dans des commerces que nous avons labellisés « bas de gamme », ce qui vient partiellement contredire le fait que les individus situés en haut de la hiérarchie sociale afficheraient tous des goûts légitimes. Ensuite, les dix-huit autres opèrent un mélange entre de tels objets et des pièces signées (qui occupent toutefois une place modeste dans leur logement), mais il s'agit bien souvent d'une condition passagère, d'une manière de procéder dont ils souhaitent, à terme, s'affranchir. Ainsi Pascal¹⁷, dont le salon est notamment composé de chaises Eiffel Tower DKR dessinées par Charles Eames et Ray Eames, d'un fauteuil et d'une table achetés dans un magasin spécialisé dans le design scandinave, d'algues décoratives imaginées par les frères Bouroullec, etc., avoue qu'il hésite de moins en moins à mettre le prix pour meubler et décorer son appartement et qu'il se rend de moins en moins chez IKEA:

Pendant longtemps, j'aimais bien aller chez IKEA, parce que si j'en avais marre au bout d'une année, je pouvais changer parce que ça ne coûte pas cher. Mais maintenant ma partenaire et moi allons économiser pour pouvoir nous acheter quelque chose qu'on aime vraiment bien, même si c'est un peu plus cher. J'accorde de plus en plus d'importance à ce qu'on achète. (Pascal, 30 ans, banquier)

Dans le même ordre d'idée, une de nos informatrice reconnaît apprécier les pièces éditées par Vitra et avoue qu'elle en aurait davantage si son budget le lui permettait¹⁸. En matière de consommation de meubles et d'objets de décoration, elle sait se montrer patiente jusqu'à ce qu'elle déniche ce qui lui convient :

16 Ce que relève également Lahire, qui écrit que « la variété culturelle établie au niveau du groupe peut simplement signifier l'existence d'une multitude de petits sous-groupes ou fractions de groupes « univores », plus spécialement intéressés par tel ou tel genre musical » (Lahire 2006 [2004], 256).

17 Tous les prénoms de nos interviewés sont fictifs.

18 S'il est indéniable que la possession de ressources financières est une des conditions de possibilité nécessaires à ceux qui désirent investir des sommes importantes pour meubler et décorer leur logement, il convient de souligner que cette variable ne peut être considérée comme l'unique élément pertinent pour l'analyse. En effet, force est de constater que certains déclarent un salaire élevé et achètent uniquement leurs meubles dans des commerces « bas de gamme », tandis que certains gagnent peu, mais n'hésitent pas à épargner longuement pour acquérir un meuble qu'ils désirent.

Un truc que je n'ai jamais fait et que je trouve que beaucoup de gens font, c'est : « Je vais chez IKEA, j'ai besoin de mobilier et j'achète tout ce dont j'ai besoin. » Moi, je préfère faire deux ans sans un truc dont j'ai besoin parce que je n'ai pas trouvé celui qu'il me fallait... C'est plutôt à la recherche de ce qui va te plaire, plutôt qu'à la recherche de ce dont tu as besoin. (Rachel, 26 ans, graphiste)

D'autre part, et examinant cette fois le discours des personnes rencontrées, nous observons qu'elles énoncent de manière récurrente les termes "patchwork," « hétérogénéité », « diversité » ou « hétéroclite » et que certaines déclarent que leur appartement est « un mélange de plein de choses ». Ce n'est toutefois pas pour autant qu'elles valorisent une omnivorité au sens de Peterson. En effet, nos analyses démontrent que les mélanges d'objets et de meubles auxquels ils font référence renvoient avant tout à un amalgame entre des éléments anciens et contemporains (et non haut de gamme/bas de gamme). Nombreux sont ainsi ceux qui partagent le point de vue de Pénélope, qui affirme :

Ce que j'apprécie particulièrement, c'est ce contraste entre quelques meubles qui sont de belles antiquités et d'autres qui sont quand même modernes. (Pénélope, 23 ans, étudiante en lettres et sciences humaines)

4.3 Les limites de l'esthétisation des « goûts en matière d'habiter populaires »

À la différence de ce que suggèrent les théories de l'omnivorité et de l'éclectisme, nos informateurs ne sont donc guère enclins à mélanger des meubles et des objets de décoration « haut de gamme » et « bas de gamme » et que, si tel est le cas, il s'agit bien souvent d'une forme de contrainte. Nous proposons d'examiner à présent ce qu'il en est de leur tolérance à l'égard des goûts en matière d'ameublement et de décoration des personnes qui occupent une position inférieure dans l'espace social et, partant, d'une éventuelle esthétisation de leur part d'objets que l'on peut associer à la culture populaire.

Avant de présenter nos résultats, il est important de signaler que la question principale sur le sujet qui nous préoccupe fut la suivante : « comment définiriez-vous ou vous représentez-vous l'appartement d'une personne appartenant à la classe populaire ? ». Nous n'avons soumis aucune définition et n'avons pas opéré de distinction entre le capital culturel et économique. Nos informateurs étaient donc complètement libres d'user de leurs propres représentations pour circonscrire cette catégorie comme bon leur semblait, l'idée étant de les conduire à établir un lien spontané entre une frange de la population et un logement idéal typique. Bien que nous reconnaissons la difficulté à délimiter de façon certaine un groupe social particulier, aucune des personnes interrogées dans le cadre de cette recherche n'a abordé ce sujet. En d'autres termes, cette catégorie a fait parfaitement sens et les interviewés ont été tout à fait à l'aise pour s'exprimer sur cette question.

De manière générale, les représentations de nos informateurs concernant les appartements des classes populaires sont négatives. À l'exception de deux d'entre eux qui soulignent le caractère « chaleureux » et « vivant » des espaces domestiques populaires, ce sont en effet avant tout des dégoûts qui sont formulés au cours des entrevues que nous avons réalisées. Suivant l'ensemble des propos tenus, nous pouvons dépeindre le logement idéal typique des classes populaires comme le reflet presque parfaitement négatif de celui des classes supérieures, tel qu'il nous a également été décrit lors des entretiens (Ischer 2015).

Premièrement, nombreux sont ceux qui soulèvent les incompétences esthétiques des membres de cette frange de la population. Leur habitat serait, selon les termes utilisés, « immonde », « laid », « horrible », « simple », « fonctionnel », « triste ». Certains parlent de « mauvais goût » et d'autres n'hésitent pas à dire que ceux qui sont situés en bas de la hiérarchie sociale n'ont pas de goût du tout. Il en résulte des appartements aménagés de manière involontaire et irréfléchie : « dans le populaire, l'hétéroclite n'est pas pensé : il a sa propre force dynamique, tandis que dans les classes aisées, il est très pensé » (Christine, 28 ans, étudiante en architecture). La décoration ne changerait jamais, serait incohérente et réalisée « sans recherche esthétique parce que ça ne prime pas pour ces gens » (José, 29 ans, responsable informatique et marketing, et gestionnaire de projets artistiques). L'absence d'originalité et de créativité est également dénoncée, ce qui invite une interviewée à dire que « tous vivent dans le même appartement, tellement ils se ressemblent » (Rachel, 26 ans, graphiste).

Deuxièmement, selon les propos de nos informateurs, ce serait l'insuffisance de capital économique qui se lirait dans ces logements. Plusieurs personnes rencontrées affirment en effet que ces derniers sont « petits » et « comprimés ». Par contre, le manque de place n'empêcherait pas d'encombrer et de surcharger les intérieurs d'éléments « bon marché », « récupérés », « hyper usagés », « bas de gamme », « de mauvaise qualité » et constitués avec des matériaux peu nobles (du plastique, du similicuir, du contreplaqué, des canapés et des matelas en mousse, etc.). Les moyens financiers modestes inciteraient les membres des classes populaires à acheter des meubles dans des brocantes ou des commerces proposant des articles à des prix attractifs (Conforama, OTTO'S, etc.).

Troisièmement, nos interviewés pensent qu'ils entretiennent un rapport à la famille différent de ceux qui occupent une position supérieure dans l'espace social. Si les seconds se transmettent de génération en génération du mobilier de style, les premiers, ne pouvant bénéficier de tels héritages, se contentent d'afficher des photos de leurs enfants dans leur salon. Au caractère familial de leur intérieur vient s'ajouter un lien relativement étroit avec les traditions (la religion, la ruralité), qui conférerait à celui-ci une dimension affective : « je dirais que c'est plus affectif, voire peut-être même religieux » (Nathalie, 36 ans, marketing product creative).

Quatrièmement, les objets évoqués sont généralement connotés négativement par nos informateurs. Ils peuvent ainsi les qualifier de « bibelots », de « ramasse-

poussière», de «souvenirs ramenés de vacances» (alors que les membres des classes supérieures rapporteraient, toujours selon nos informateurs, des objets de valeur de leurs voyages), etc. La nature «kitsch» de ces derniers est aussi mentionnée. Concrètement, les exemples donnés sont les suivants : des «fleurs en plastique», un «clown brodé», des «petits napperons», une «ribambelle de petites faïences», la «photo du grand-père», un «petit autel», des «armoires monolithiques», etc.

En résumé, voici un verbatim qui illustre à lui seul la représentation que l'ensemble des personnes rencontrées a du logement populaire idéal typique :

Dans un logement populaire, j'imagine des trucs vieux, des trucs un peu pourris, bas de gamme, pas confortables, hyper usagés. Tout pourri avec un home studio au milieu. Un peu de la récup... pas forcément de la récup, mais du contreplaqué... je vois plutôt des matériaux comme du lino, du plastoc... tout est un peu cheap, mais t'as des trucs recouverts de petits napperons, avec des petits objets, aussi très kitsch. (Déborah, 30 ans, écrivaine et enseignante)

Si le chercheur qui appréhende les cultures populaires s'expose au dilemme entre un point de vue populiste ou misérabiliste (Grignon et Passeron 1989), nos informateurs adoptent presque tous le second puisqu'ils envisagent le logement des classes populaires en termes de négation, de manque et de privation. L'esthétisation de la culture populaire dont parlent certains auteurs laisse ici place à une violence symbolique qui s'exprime parfois dans les propos de certains de nos interviewés, qui se montrent par moments très corrosifs. Parmi ceux que nous avons entendus, deux extraits d'entretiens nous semblent tout à fait illustratifs de cette intransigeance qui peut éclater lorsque sont imaginés des objets aussi apparemment insignifiants qu'un baromètre ou un support de photographies :

Ce que je n'aime pas du tout, c'est simple, c'est les intérieurs renfermés, avec plein de petits bibelots, de souvenirs de Venise, de Lourdes, de trucs avec le baromètre, la petite dentelle accrochée au mur, enfin tout ce qui pour moi symbolise l'horreur de la beaufitude et de la crasse moyenne. On pourrait dire un petit intérieur de grand-mère ou un petit intérieur de famille coincée... ouais, moi ça me met toujours un peu mal à l'aise quand il y a ces photos partout... Il y a toujours une tristesse qui se dégage de ce genre d'appart'. (Jérôme, 27 ans, géographe)

Je déteste ces espèces de cubes avec des tiges en fil de fer où ils foutent les photos... alors ça jamais, plutôt crever... direct je sens qu'on n'a pas les mêmes valeurs. Quand je vois ça chez quelqu'un, je me dis : «comment il peut!» Je suis allé chez des gens l'autre jour et il y avait un cadre, un de ces putains de cadres digital avec les photos qui changent... ah putain ce que c'est nul! Ça c'est laid alors, oh là là! Je trouve ça d'un cheap. C'est horrible, horrible... (Jean-Marc, 29 ans, assistant de vente)

Finalement, à l'inverse du dicton populaire selon lequel tous les goûts sont dans la nature et ne se discutent pas (soit la maxime qui veut que *de gustibus non est disputandum*), force est de constater que la tolérance contenue dans cet adage est souvent négligée par nos interviewés, surtout lorsqu'il s'agit des goûts d'individus qui sont associés aux classes populaires.

5 Conclusion

A la lumière de nos résultats, l'hypothèse d'un éclectisme ou d'une omnivorité des goûts en matière d'ameublement et de décoration ne peut être validée, puisque les personnes rencontrées ne tendent pas volontairement à opérer des mélanges entre des éléments haut/bas de gamme. D'ailleurs, lorsque c'est le cas, nous avons vu qu'il s'agit plutôt d'une étape vers une forme d'univoreté qui viserait davantage à combiner des items anciens et contemporains. Qui plus est, nos informateurs ne démontrent aucune tolérance à l'égard des goûts des individus occupant une position inférieure dans l'espace social et ne peuvent donc être considérés comme les tenants d'une esthétisation des objets généralement associés à la culture populaire. Au contraire, les éléments qu'ils mobilisent pour dresser le portrait du logement idéal typique des classes populaires viennent de notre point de vue confirmer ce que Bourdieu écrit dans *La Distinction* :

(...) En matière de goût, plus que partout, toute détermination est négation ; et les goûts sont avant tout des dégoûts, faits d'horreur ou d'intolérance viscérale (« c'est à vomir ») pour les autres goûts, les goûts des autres. (...) L'intolérance esthétique a des violences terribles. L'aversion pour les styles de vie différents est sans doute une des plus fortes barrières entre les classes.
(Bourdieu 1979a, 60)

De fait, nos observations nous invitent à abonder dans le sens de Will Atkinson (2011), qui titre un de ses articles en ces termes : “omnivorousness debunked, Bourdieu buttressed.” Reste toutefois à savoir dans quelle mesure cette vision particulièrement misérabiliste¹⁹ dépend du contexte national et linguistique dans lequel cette recherche a été conduite (la Suisse francophone) et de la population qui a été interrogée. On peut également se demander si cette violence symbolique n'est pas d'autant plus vigoureuse qu'elle vise un champ de la pratique éminemment intime et parfois hermétique au regard extérieur.

Quoi qu'il en soit, le jugement esthétique relève bien souvent d'un ethnocentrisme de classe²⁰ et l'affirmation de ses propres goûts permet de dresser des barrières

19 Par ailleurs également observée à l'égard du « goût immigré » (Ischer 2015).

20 L'emploi de ce terme est d'autant plus approprié que l'on se réfère à la définition qu'en livrent Grignon et Passeron : « l'ethnocentrisme de classe, naïveté originaire de toute pensée du privilège par des privilégiés, a souvent revêtu ses formes extrêmes, en tout cas les plus parlantes et les mieux

plus ou moins imperméables entre les groupes sociaux. Au vu de cela, nous ne pouvons en outre pas valider l'idée défendue par Gans selon laquelle "the distinction between high and popular culture also became fuzzy [since the late 1970s or early 1980s]" (Gans 1992, viii), tant nos observations viennent confirmer que l'opposition entre la culture *highbrow* des élites « éduquées » et « raffinées » et la culture *lowbrow* des masses « ignorantes » et « rustres » continue d'être reconnue. Cette logique visant à classer les choses et les personnes – à les ranger en groupes distincts les uns des autres, séparés par des lignes de démarcation clairement définies – ainsi qu'à opérer une organisation hiérarchique fut l'objet de l'article *De quelques formes primitives de classification* qu'écrivirent Durkheim et Mauss (1901–1902) au début du XX^e siècle. On remarque donc qu'elle continue à persister. N'en déplaise à certains auteurs postmodernes qui annoncent le déclin des hiérarchies culturelles et l'effondrement des frontières symboliques, nous abondons dans le sens de Lamont et Fournier qui notent : "human beings name and classify things and people. They create labels through contrast and inclusion" (Lamont et Fournier 1992, 2).

Au regard de ce qui précède, il apparaît que le débat n'est assurément pas clos : si les thèses de l'omnivorité et de l'éclectisme ont permis de nuancer la théorie de la légitimité culturelle, il n'en demeure pas moins que le modèle de la distinction n'est pas obsolète et les luttes symboliques qui en découlent bien réelles. Et si les concepts de tolérance et d'ouverture ont été avancés et que les publics de la culture ont été multipliés, tout porte à croire que les groupes sociaux sont loin de s'affranchir des frontières symboliques et sociales qui les séparent (Lamont et Molnár 2002). Car si les modalités des processus de différenciation ont quelque peu évolué, les mécanismes qui structurent les inégalités d'accès à la culture (en l'occurrence la culture légitime) sont suffisamment établis pour qu'il soit difficilement envisageable de les modifier.

6 Références bibliographiques

- Accardo, Alain et Philippe Corcuff. 1986. *La sociologie de Bourdieu : textes choisis et commentés*. Bordeaux : Le Mascaret.
- Atkinson, Will. 2011. The Context and Genesis of Musical Tastes: Omnivorousness Debunked, Bourdieu Buttressed. *Poetics* 39: 169–186.
- Attfield, Judith. 2006. Redefining Kitsch: The Politics of Design. *Home Cultures* 3(3): 201–212.
- Bellavance, Guy, Myrtille Valex et Laure De Verdalle. 2006. Distinction, omnivorisme et dissonance : la sociologie du goût entre démarches quantitative et qualitative. *Sociologie de l'art* 2(OPuS 9 & 10) : 125–143.
- Bellavance, Guy, Myrtille Valex et Michel Ratté. 2004. Le goût des autres. Une analyse des répertoires culturels de nouvelles élites omnivores. *Sociologie et sociétés* 1(36) : 27–57.

rationalisées, dans les fractions intellectuelles des classes dominantes ou dans les groupes cultivés associés ou aspirant au pouvoir» (Grignon et Passeron 1989, 31).

- Bennett, Tony, Modesto Gayo-Cal, Brigitte Le Roux, Mike Savage, Elizabeth Silva, Alan Warde et David Wright. 2013. *La Distinction revisitée* : l'espace des styles de vie britannique en 2003. Pp. 179–205 in *Trente ans après La Distinction de Pierre Bourdieu*, édité par Philippe Coulangeon et Julien Duval. Paris : La Découverte.
- Bernard, Yvonne. 1998. Du logement au chez-soi. Pp. 374–381 in *Logement et habitat : l'état des savoirs*, édité par Marion Segaud, Catherine Bonvalet et Jacques Brun. Paris : La Découverte.
- Besnard, Philippe et Guy Desplanques. 1999. Les catégories professionnelles à l'épreuve de la stratification temporelle des goûts. *Revue française de sociologie* 40(1) : 97–109.
- Bernard, Yvonne et Michel Jambu. 1978. Espace habité et modèles culturels. *Ethnologie française* VIII(1) : 7–20.
- Boissevain, Jeremy. 1974. *Friends of Friends. Networks, Manipulators and Coalition*. Oxford, England: Basil Blackwell.
- Bouillon, Florence. 2005. Pourquoi accepte-t-on d'être enquêté? Le contre-don, au coeur de la relation ethnographique. Pp. 75–95 in *Terrains sensibles. Expériences actuelles de l'anthropologie*, édité par Florence Bouillon, Marion Frésia et Virginie Tallio. Paris : Centre d'Etudes Africaines. Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.
- Bourdieu, Pierre. 1979a. *La distinction. Critique sociale du jugement*. Paris : Les Editions de Minuit.
- Bourdieu, Pierre. 1979b. Les trois états du capital culturel. *Actes de la recherche en sciences sociales* 30 : 3–6.
- Bourdieu, Pierre. 1977. Sur le pouvoir symbolique, *Annales ESC* XXXII : 405–411.
- Bourdieu, Pierre. 1971. Disposition esthétique et compétence artistique. *Les Temps Modernes* 27(295) : 1345–1378.
- Bryson, Bethany. 1996. "Anything But Heavy Metal": Symbolic Exclusion and Musical Dislikes. *American Sociological Review* 61(5): 884–889.
- Cieraad, Irene. 1999. Introduction. Anthropology at Home. Pp. 1–12 in *At Home: An Anthropology of Domestic Space*, édité par Irene Cieraad. New York: Syracuse University Press.
- Collovald, Annie et Eric Neveu. 2013. Les grands lecteurs de romans policiers. Plaisir et appropriations lectorales entre logiques de trajectoires et informalisation du rapport à la culture. Pp. 127–140 in *Trente ans après La Distinction de Pierre Bourdieu*, édité par Philippe Coulangeon et Julien Duval. Paris : La Découverte.
- Coulangeon, Philippe. 2004. Classes sociales, pratiques culturelles et styles de vie. Le modèle de la distinction est-il (vraiment) obsolète? *Sociologie et sociétés* 1(36) : 59–85.
- Coulangeon, Philippe. 2003. La stratification sociale des goûts musicaux. *Revue française de sociologie* 44(1) : 3–33.
- Coulangeon, Philippe et Julien Duval. 2013. Introduction. Pp. 7–25 in *Trente ans après La Distinction de Pierre Bourdieu*, édité par Philippe Coulangeon et Julien Duval. Paris : La Découverte.
- DiMaggio, Paul J. 1987. Classification in Art. *American Sociological Review* 52(4): 440–455.
- Donnat, Olivier. 2014. Le populaire à l'épreuve de la diversité culturelle. *Bulletin des bibliothèques de France* (1) : 62–74.
- Donnat, Olivier. 2004. Les univers culturels des Français. *Sociologie et sociétés* 1(36) : 87–103.
- Donnat, Olivier. 2003. Présentation. Pp. 9–37 in *Regards croisés sur les pratiques culturelles*, édité par Olivier Donnat. Paris : La Documentation française.
- Dorin, Stéphane. 2013. Dissonance et consonance dans l'amour de la musique contemporaine. Les limites de l'omnivorisisme musical dans l'auditoire de l'Ensemble intercontemporain. Pp. 99–112 in *Trente ans après La Distinction de Pierre Bourdieu*, édité par Philippe Coulangeon et Julien Duval. Paris : La Découverte.
- Durkheim, Emile. 1968 [1894]. *Les règles de la méthode sociologique*. Paris : Presses Universitaires de France.

- Durkheim, Emile et Marcel Mauss. 1901–1902. De quelques formes primitives de classification : contribution à l'étude des représentations collectives. *L'Année Sociologique* 6 : 1–72.
- Eleb, Monique. 2002. *A deux chez soi. Des couples s'installent et racontent leur maison*. Paris : Editions de La Martinière.
- Eleb, Monique. 1996. Implication, situation transférentielle et recherche sur l'espace domestique. Pp. 17–29 in *Les faits du logis : représentation et image de l'espace domestique*, édité par Laurette Wittner et Daniel Welzer-Lang. Lyon : Aléas.
- Fabiani, Jean-Louis. 2013. Distinction, légitimité et classe sociale. Pp. 69–82 in *Trente ans après La Distinction de Pierre Bourdieu*, édité par Philippe Coulangeon et Julien Duval. Paris : La Découverte.
- Gans, Herbert J. 1992. Preface. Pp. vii–xv in *Cultivating Differences: Symbolic Boundaries and the Making of Inequality*, édité par Michele Lamont et Marcel Fournier. Chicago: University of Chicago Press.
- Glevarec, Hervé. 2013. *La culture à l'ère de la diversité. Essai critique, trente ans après La Distinction*. La Tour-d'Aigues : Ed. de l'Aube.
- Glevarec, Hervé et Michel Pinet. 2009. La « tablature » des goûts musicaux : un modèle de structuration des préférences et des jugements. *Revue française de sociologie* 50(3) : 599–640.
- Goffman, Erving. 1973. *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*. Paris : Les Editions de Minuit.
- Grignon, Claude. 1988. Les enquêtes sur la consommation et la sociologie des goûts. *Revue économique* (1) : 15–32.
- Grignon, Claude et Jean-Claude Passeron. 1989. *Le savant et le populaire : misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*. Paris : Gallimard, Le Seuil.
- Halitim, Nadine. 1996. *La vie des objets. Décor domestique et vie quotidienne dans les familles populaires d'un quartier de Lyon*. La Duchère, Paris : L'Harmattan.
- Halle, David. 1992. The Audience for Abstract Art: Class, Culture, and Power. Pp. 131–151 in *Cultivating Differences: Symbolic Boundaries and the Making of Inequality*, édité par Michele Lamont et Marcel Fournier. Chicago: University of Chicago Press.
- Ischer, Patrick. 2015. *Les couples face à leur logement : goûts et dégoûts en matière d'habitat. Constructions, définitions, représentations et négociations des codes esthétiques mobiliers*. Neuchâtel : Editions Alphil, Presses Universitaires Suisses.
- Johnston, Josée et Shyon Baumann. 2007. Democracy Versus Distinction: A Study of Omnivorousness in Gourmet Food Writing. *American Journal of Sociology* 113(1): 165–204.
- Lahire, Bernard. 2006 [2004]. *La culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*. Paris : La Découverte.
- Lahire, Bernard. 2003. La légitimité culturelle en questions. Pp. 41–62 in *Regards croisés sur les pratiques culturelles*, édité par Olivier Donnat. Paris : La Documentation française.
- Lahire, Bernard. 2001 [1999]. Présentation. Pour une sociologie à l'état vif. Pp. 5–20 in *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu. Dettes et critiques*, édité par Bernard Lahire. Paris : La Découverte.
- Lamont, Michele. 2013. En quoi Bourdieu a-t-il été utile à notre réflexion ? Le cas des Etats-Unis. Pp. 59–68 in *Trente ans après La Distinction de Pierre Bourdieu*, édité par Philippe Coulangeon et Julien Duval. Paris : La Découverte.
- Lamont, Michele. 1992. *Money, Morals, and Manners: The Culture of the French and the American Upper-Middle Class*. Chicago: University of Chicago Press.
- Lamont, Michele et Marcel Fournier. 1992. Introduction. Pp. 1–17 in *Cultivating Differences: Symbolic Boundaries and the Making of Inequality*, édité par Michele Lamont et Marcel Fournier. Chicago: University of Chicago Press.
- Lamont, Michele et Virág Molnár. 2002. The Study of Boundaries in the Social Sciences. *Annual Review of Sociology* (28): 167–195.

- Lefevre, Brice et Fabien Ohl. 2007. Les choix des pratiques physiques et sportives des Français : omnivorité, univoriété et dissonances. *Movement & Sport Sciences* 3(62) : 81–90.
- Messu, Michel. 2009. La critique sociale du jugement de goût revisitée. Pp. 69–85 in *Le goût dans tous ses états*, édité par Michel Erman. Bern : Peter Lang.
- Office fédéral de la statistique. 2015. Enquête suisse sur le niveau et la structure des salaires 2014, in <https://bfs.admin.ch/bfs/fr/home/statistiques/catalogues-banques-donnees/communiqués-presse.assetdetail.39775.html>.
- Ohl, Fabien. 2004. Goût et culture de masse : l'exemple du sport. *Sociologie et sociétés* 1(36) : 209–228.
- Peterson, Richard A. et Roger M. Kern. 1996. Changing Highbrow Taste: From Snob to Omnivore. *American Sociological Review* 61(5) : 900–907.
- Peterson, Richard A. et Albert Simkus. 1992. How Musical Tastes Mark Occupational Status Groups. Pp. 152–186 in *Cultivating Differences: Symbolic Boundaries and the Making of Inequality*, édité par Michele Lamont et Marcel Fournier. Chicago: University of Chicago Press.
- Pink, Sarah. 2004. *Home Truths: Gender, Domestic Objects and Everyday Life*. Oxford, New York: Berg.
- Prieur, Annick, Lennart Rosenlund et Jakob Skjott-Larsen. 2008. Cultural Capital Today. A Case Study From Denmark. *Poetics* (36) : 45–71.
- Robette, Nicolas et Olivier Roueff. 2014. An Eclectic Eclecticism: Methodological and Theoretical Issues About the Quantification of Cultural Omnivorism. *Poetics* (47) : 23–40.
- Sapiro, Gisèle. 2013. La carrière internationale de *La Distinction*. Pp. 45–58 in *Trente ans après La Distinction de Pierre Bourdieu*, édité par Philippe Coulangeon et Julien Duval. Paris : La Découverte.
- Savage, Mike et Modesto Gayo. 2011. Unravelling the Omnivore: A Field Analysis of Contemporary Musical Taste in the United Kingdom. *Poetics* (39) : 337–357.
- Serfaty-Garzon, Perla. 2003. *Chez-soi. Les territoires de l'intimité*. Paris : Armand Colin.
- Tissot, Sylvie. 2013. "Anything but Soul Food." Goûts et dégoûts alimentaire chez les habitants d'un quartier gentrifié. Pp. 141–152 in *Trente ans après La Distinction de Pierre Bourdieu*, édité par Philippe Coulangeon et Julien Duval. Paris : La Découverte.
- Van Eijck, Koen. 2001. Social Differentiation in Musical Taste Pattern. *Social Forces* 79: 1163–1184.
- Vassart, Sabine. 2006. Habiter. *Pensées plurielles* 2(12) : 9–19.
- Veenstra, Gerry. 2015. Class Position and Musical Tastes: A Sing-Off Between the Cultural Omnivorism and Bourdieusian Homology Frameworks. *Canadian Review of Sociology/Revue canadienne de sociologie* (52) : 134–159.
- Warde, Alan, David Wright et Modesto Gayo-Cal. 2007. Understanding Cultural Omnivorousness: Or, the Myth of the Cultural Omnivore. *Cultural Sociology* 1(2) : 143–164.

7 Annexe

Tableau 1 Données sociodémographiques des informateurs/trices

Prénom (fictif) ^a	Âge	Niveau de diplôme	Profession	Revenu mensuel net (CHF)	Niveau de diplôme et profession des parents
Jean-Marc	29	Université (lettres et sciences humaines)	Assistant de vente dans une école privée	4 350	Père : CFC d'électricien/ monteur électricien Mère : sans formation/ assistante médicale
Sophie	24	École d'arts appliqués (bijouterie)	Assistante marketing	4 400	Père : CFC d'électricien/ indépendant dans le domaine du textile Mère : sans formation/ commerçante indépendante
Lucien	32	Haute école d'arts appliqués (architecture d'intérieur)	Chercheur en design et architecture dans une haute école	3 300	Père : CFC de bijoutier/ designer horloger Mère : CFC d'employée de commerce/caissière
Christine	28	1. Haute école d'arts appliqués (communication visuelle) 2. Formation d'architecte à l'EPFL en cours	– Graphiste – Étudiante en architecture	1 500	Père : université – sciences politiques et économiques/ gérant de finance Mère : université/dentiste (à la retraite)
Rachel	26	École d'arts appliqués (graphisme)	Graphiste indépendante	3 500	Père : CFC d'électricien/ indépendant dans le domaine du textile Mère : sans formation/ commerçante indépendante
José	29	Université (sciences économiques et informatique)	– Responsable informatique et marketing (et trader) – Gestionnaire de projets dans le domaine artistique	5 000	Père : CFC de dessinateur en bâtiment/agent général dans une assurance Mère : CFC d'employée de commerce/femme au foyer
Pascal	30	Haute école hôtelière	Investisseur dans une banque privée	7 500	Père : EPFL – ingénierie en microtechnique/gérant d'une PME (à la retraite) Mère : École d'infirmière/ secrétaire médicale (à la retraite)
Rebecca	37	1. Université (droit) 2. Brevet d'avocate	Avocate dans une banque privée	9 000	Père : CFC de mécanicien/ conducteur de locomotive (à la retraite) Mère : sans formation/ a travaillé comme aide médicale puis comme gérante d'un kiosque

Continuation de tableau 1 sur la page suivante.

Continuation de tableau 1.

Prénom (fictif) ^a	Âge	Niveau de diplôme	Profession	Revenu mensuel net (CHF)	Niveau de diplôme et profession des parents
Cédric	31	1. Université (sciences humaines et sociales) 2. Thèse de doctorat en cours	Assistant-doctorant en sociologie	3 600	Père : CFC d'employé de commerce/peintre en bâtiment (décédé) Mère : patente de cafetier/commerçante indépendante
Gabriella	29	1. Maturité 2. Certificat de secrétariat 3. Formation dans une haute école pédagogique en cours	Étudiante dans une haute école pédagogique	800	Père : université inachevée/gérant de salles de cinéma Mère : CFC de couturière/couturière indépendante
Félien	30	1. Université (droit) 2. Brevet d'avocat 3. Brevet de notaire	Notaire indépendant	10 000	Père : université – sciences économiques/économiste dans une fiduciaire Mère : diplôme d'éducatrice de la petite enfance/femme au foyer
Estelle	28	Haute école pédagogique	Institutrice	4 000	Père : école normale/instituteur Mère : école normale/institutrice
Stéphane	29	Université (médecine)	Médecin assistant	6 000	Père : CFC de dessinateur sur machine/acheteur de matières premières dans une grande entreprise Mère : CFC de couturière/livreuse
Catherine	26	Université (médecine) en cours	Étudiante en médecine	1 000	Père : université – médecine/directeur d'un laboratoire de microbiologie Mère : CFC de laborantine/assistante sociale
Alexandre	31	1. Université (sciences humaines) 2. Haute école hôtelière	Employé comptable dans un hôtel	3 600	Père : Beaux-arts/responsable de formation dans une entreprise Mère : école d'infirmière/infirmière
Paolo	27	École sociale (éducateur spécialisé)	Éducateur spécialisé dans une fondation	3 200	Père : sans formation/peintre en bâtiment (assurance invalidité) Mère : sans formation/serveuse, puis auxiliaire dans le domaine social
Jérôme	27	1. Université (sciences humaines et sociales) 2. Thèse de doctorat en cours	– Assistant-doctorant en géographie – Collaborateur scientifique	4 100	Père : EPFL – architecture/architecte indépendant Mère : université – orthophonie/logopédiste indépendante

Continuation de tableau 1 sur la page suivante.

Continuation de tableau 1.

Prénom (fictif) ^a	Âge	Niveau de diplôme	Profession	Revenu mensuel net (CHF)	Niveau de diplôme et profession des parents
Fernanda	28	1. Université (lettres) 2. Formation pédagogique en cours	Enseignante	3 300	Père : université – théologie/chef du personnel Mère : CFC d'employée de commerce/responsable du personnel
Simon	25	1. Université (sciences humaines et sociales) 2. Thèse de doctorat en cours	Assistant-doctorant en géographie	3 600	Père : université – médecine/médecin généraliste Mère : école d'infirmière puis université – droit/juriste
Pénélope	23	Université (lettres et sciences humaines) en cours	Étudiante en lettres et sciences humaines (cumule divers jobs, tels que guide muséal, remplaçante dans des écoles, etc.)	3 000	Père : sans formation – manutentionnaire Mère : école d'infirmière en psychiatrie/aide-soignante
Ludovic	35	1. Haute école pédagogique 2. Formation pour devenir enseignant spécialisé en cours	Instituteur	2 700	Père : école normale – enseignant Mère : université – sciences de l'éducation/enseignante
Barbara	25	Université (sciences humaines et sociales) en cours	Étudiante en sciences humaines et sociales	entre 1 000 et 1 500	Père : CFC de plombier, puis cours Croix-Rouge pour devenir veilleur/responsable de l'animation Mère : école normale/institutrice, puis animatrice, puis maman de jour
Nicolas	37	1. CFC de libraire 2. Université (sciences humaines) 3. Thèse de doctorat en cours	Assistant-doctorant en géographie	3 100	Père : CFC d'électromécanicien/s'occupe de l'entretien de chauffages immobiliers Mère : sans formation/assistante dentaire
Judith	31	1. Université (psychologie) pendant une année 2. Formation de monteuse de films pellicule	Monteuse à la télévision	4 100	Père : université – médecine/pneumologue Mère : sans formation/femme au foyer
Justine	40	Université (sciences sociales)	– Enseignante – Chargée de cours dans une haute école – Collaboratrice scientifique	5 500	Père : CFC de confiseur/commerçant indépendant Mère : sans formation/vendeuse
Hélène	30	1. Université (psychologie) 2. Formation de thérapeute familiale en cours	– Psychologue dans un hôpital psychiatrique – Enseignante	5 500	Père : université – psychologie/directeur dans une école publique Mère : école normale/enseignante

Continuation de tableau 1 sur la page suivante.

Continuation de tableau 1.

Prénom (fictif) ^a	Âge	Niveau de diplôme	Profession	Revenu mensuel net (CHF)	Niveau de diplôme et profession des parents
Nathalie	36	Université (lettres et sciences humaines)	Marketing product creative	5 400	Père : sans formation/ journaliste Mère : CFC d'assistante en pharmacie/gérante d'une PME
Pietro	30	1. CFC d'employé de commerce 2. Formation continue dans le marketing et la communication	Responsable de ventes	7 000–8 000 (dépend des bonus)	Père : école obligatoire/ jardinier Mère : école obligatoire/ caissière
Quentin	32	Beaux-arts	Artiste (outre le travail de création, d'écriture et de lecture, il donne des conférences, anime des ateliers et monte des expositions pour d'autres artistes)	2 000	Père : hautes études d'ingénieur (équivalent EPFL)/ingénieur de la circulation et des transports pour l'État Mère : formation musicale dans une école privée (correspond au secondaire III)/enseignante
Déborah	30	Beaux-arts	– Écrivaine – Enseignante (anime des ateliers d'écriture esthétique et créative dans des écoles d'art) – Secrétaire (travail alimentaire)	2 000	Père : université – linguistique et musicologie/ musicien-compositeur (enseigne également dans une haute école de musique) Mère : université – psychologie/travaille dans l'accueil des réfugiés et des sans-papiers

^a Les lignes simples signalent les couples de notre collectif. Ainsi Jean-Marc et Sophie, Lucien et Christine, etc. sont en couple.